

ANTI**Q**RESSE

N° 228 | 12.4.2020

Dernières nouvelles de la civilisation

Le temps des révolutions revient-il?

La réalité de la vie contre la peur de la mort

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Le journal de Coronafoirus (3e semaine)

LE PRINTEMPS S'INSTALLE ET AVEC LUI L'ENVIE TANGIBLE DE SORTIR DE CE CAUCHEMAR. EN FRANCE, DES AUDACIEUX OSENT MÊME ALLER RANDONNER ET JOUER À CACHE-CACHE AVEC L'AVIATION POLICIÈRE. EN SUISSE, ON SE TÂTE ET SE RETÂTE, SI PRUDEMMENT QU'ON ÉVITE LES GROSSES BÊTISES. ET NOUS, PENDANT CE TEMPS, NOUS NOUS RAPPELONS CE RÊVE LOINTAIN, SI PRÉSENT QUE NOUS CROYONS L'AVOIR VÉCU: LA CIVILISATION...

HÉLICOS, VÉTÉTISTES DÉCHAÎNÉS ET AUTRES VRILLES

7.4.2020. *Mardi*. La chasse à l'hélico n'a jamais eu bonne presse. Malgré l'indignation générale, ces sauvages d'Australiens y recourent pour «réguler» la prolifération des kangourous ou des chevaux sauvages.

Voici que la France s'y met à son tour. L'on n'y flingue pas, l'on appréhende et l'on verbalise (en attendant, peut-être, les fléchettes somnifères ou les LBD). Les kangourous, en l'occurrence, ce sont les randonneurs qui se risquent à enfreindre le confinement pour aller respirer l'air vivifiant des Vosges. Grosse

prise samedi dernier: «...nous avons repéré un vététiste au Lac Blanc que nous avons verbalisé. Il était parti de Colmar!»

De Colmar, rendez-vous compte! Sur ces 33 kilomètres, combien de renards, de taupes, de pissenlits ce cycliste inconscient a-t-il pu contaminer? A 1500 euros l'heure de vol (en Écureuil), l'amende a dû être salée pour couvrir les frais d'encaissement...

De Suisse, on avait l'impression — c'est ce qu'on nous répète — que la France avait jeté toutes ses ressources dans la lutte contre le coronavirus. Les hélicos de la gendarmerie n'en

font manifestement pas partie, sinon on les aurait peut-être affectés à surveiller le respect des mesures dans des quartiers où les voitures de police souffrent d'incendies et où «on peut redouter une explosion». Mais on ne peut pas être au four et au moulin, dans le Neuf-Treize et dans les Vosges. Il y a des priorités. Les *aficionados* de la randonnée pédestre sont, on le sait, une population volontiers délinquante, rebelle à l'ordre et totalement indifférente au bien public.

Ah bon? Ce n'est pas ça? Le Professeur me dit que je confonds. Selon lui, la chasse aux promeneurs répond à un autre motif, ancré dans la Constitution même. Liberté suspendue, Fraternité mal en point, reste l'Égalité! Pourquoi certains profiteraient-ils de se désinfecter les poumons et de booster leur immunité lorsque toute la Frââânçe est priée de mariner dans ses miasmes urbains? Ci-devant! Privilégiés! Koulaks!

Par solidarité avec ces kangourous du vaste camp de concen... — pardon: confinement — gaulois, j'ai chaussé mes godillots et je suis parti crapahuter dans l'arrière-pays, juste derrière la maison. Nous ne sommes toujours pas assignés à résidence ici, cette sagesse des autorités me surprend. A moins que ce soit la proverbiale lenteur suisse. Un ancien ingénieur de chez Crypto AG, la boîte d'espionnage tous azimuts, me transmet ce bout de conversation qu'il m'assure provenir du Conseil fédéral:

«Il faudrait peut-être imposer le port des masques à toute c'te population.

— Bonne idée! Mais justement, on n'en a pas.

— On pourrait pas les acheter au Laos ou à la Bulgarie?

— Oui, mais en attendant la livraison?

— Eh bien, on les confine, toute c'te équipe!

— Ah, d'accord. On va préparer un plan dans ce sens. Dans les trois mois, il devrait pouvoir être validé.

— Bah? Y a qu'à utiliser celui qu'on a déjà. Le plan «Pandémie influenza 2018». On a eu le temps de le peaufiner, avec cinq éditions...

— Et qu'est-ce qu'il dit?

— Ben... “évent. port de masques” pour la “diminution de la transmissibilité et de la charge liée à la morbidité” (p. 16).

— D'accord, *éventuellement* des masques. Mais justement, on n'en a pas. Rien d'autre?

— C'est vrai, il parle aussi de mesures de quarantaine. Mais jusqu'à dix jours, en cas de pandémie grave. Ou alors, “selon la gravité de la maladie et l'état immunitaire de la personne malade”.

— On manque de tests aussi.

— Et puis, le temps de faire le tri, le virus sera déjà passé...

— Ça, c'est le problème. D'autant qu'on a déjà la courbe de contagion qui s'infléchit.

— Et puis que les voisins autrichiens ont annoncé leur plan de déconfinement.

— Ah oui? Peut-être qu'on devrait y penser nous aussi.

— On peut pas.

— Et pourquoi?

— Ben, on n'a même pas commencé de confiner.»

On respire! Le virus semble avoir l'amabilité de refluer en Suisse avant même qu'on ait claqué le rideau de l'Helvétie dans son réduit et lancé les hélicoptères sur les chemins alpestres. Au final, c'était peut-être le bon truc, de ne pas boucler la population avec ses chips et son cholestérol. Comme disent les sages du val d'Anniviers, «gratte pas avant que ça démange».



UGO TOGNAZZI

10.4.2020. *Vendredi.*

J'ai bien connu la civilisation. Elle consistait à marier la chèvre et le chou en leur imposant un brin de conduite. Tant que la chèvre trouvait suffisamment à brouter ailleurs et que le chou s'abstenait de s'effeuiller

pour faire saliver la chèvre, tout allait bien. La civilisation était un lieu où l'on ne vous emmerdait pas tant que vous n'emmerdiez personne.

Enfant, je ne comprenais pas comment ma mère et ma tante pouvaient passer des heures à regarder *Peyton place* dans la petite lucarne noire et blanche, sans un mot, avec des tics de souris hypnotisées. Je haïssais *Peyton place*. C'étaient des histoires soporifiques au possible, des histoires pour bonnes femmes, dans ce hideux idiome américain de mâcheurs de chewing-gum nasillants et sous-titrés. Mais y en avait pour tout le monde. Moi, de mon côté, j'avais droit à un magazine pour la jeunesse qui me captivait, où l'on trouvait à la fois des BD américaines en feuilleton et des cours d'histoire grandiloquents à la sauce marxiste. On était en Yougoslavie. L'endroit où le tango de la chèvre et du chou montait au ciel tout en labourant des sous-sols innommables. *Underground*.

Il y avait des tabous aussi. Des plus âgés que moi lisaient Djilas ou les dissidents russes. Mais ce n'était pas politique. Même une fois que nous eûmes migré en Suisse, il y avait des lectures à l'index. Je courais me planquer au bord du Rhône en tremblant d'excitation avec une traduction de l'Arétin. Les *Ragio-*

namenti. Je l'avais repérée parce que notre nounou, une femme simple du Kosovo, l'avait sur sa table de chevet. Ne sachant pas ce qu'était un classique, elle devait juste le trouver irrésistiblement cochon, le soir dans son lit. Sincèrement, à neuf ou dix ans, je ne comprenais pas tout dans ces papotages de femmes délurées, sinon qu'à la Renaissance, en Italie, on se permettait de ces choses...

Quand je pense aujourd'hui à la civilisation, celle du moins que j'ai connue, j'ai tendance à lui situer l'épicentre en Italie. Comme Goethe qui y chercha la lumière, comme Tarkovsky qui s'y réfugia de la glaciation soviétique. C'est comme les tics de ma tante qui, durant sa série préférée, se tortillait les cheveux sans cesse. Je tortille l'Italie dans ma tête et lorsqu'elle finit par parler, elle me dit un nom: Ugo Tognazzi. Oui, les films d'Ugo Tognazzi, ce fut peut-être le sommet de cette civilisation où l'on vous foutait la paix. C'était drôle juste ce qu'il faut, gracieux, non intrusif. On pouvait les regarder et s'amuser, ou les mépriser et se tourner vers Pasolini. S'envoyer *Théorème* cinq fois, dont quatre en tant que somnifère et la cinquième comme un coup de taser spirituel et esthétique. Il était au-delà de la morale, comme le Christ lui-même. Puis revenir à Ugo Tognazzi et ses copains, Alberto Sordi ou Marcello, les visages infiniment mobiles et chaleureux d'une immense fresque de l'ivresse de vivre au XXe siècle,

fût-ce par temps de guerre ou de famine. Puis se souvenir du quatrième larron, le beau Gassman qui en pleine gloire arrêta son rasoir sur sa joue, devant son miroir, et tomba dans une profonde dépression. La tragédie et le rire. L'apocalypse et la dérision. Les choses qu'on prend d'assez loin pour ne pas en être éclaboussé — et pour exhiber un beau bouton de manchette au bout du veston.

Elargissons. Oury et Pialat. Handke et Renaud. Soljénitsyne et Monty Python. Les mille *Venises* de Paul Morand, de la Belle époque jusqu'à l'invasion touristique. Et tout au long, l'incessant ronron de la pellicule cinématographique, à 24 images/seconde, qui a mémorisé pour l'éternité le siècle le plus libre et le plus passionnant qui fut.

Il en a vu des fléaux, ce siècle-là. La grippe espagnole, le typhus, la télévision, et même, comme si de rien n'était, la grippe de Hong Kong de 68, couverte par le brouhaha ambiant, qui fit tout de même un million de morts, dont 20 à 40'000 en France. On l'a à peine notée, tant on était occupé à vivre. On avait encore la chèvre et le chou. Le danger et les raisons de s'en foutre. Les dancings sous les V2 à Londres. C'était la civilisation.

Je me dis parfois que si le Dr Coronafoirus nous fait si peur aujourd'hui, c'est que nous avons oublié de vivre. Nous sommes des troglodytes terrorisés par les maîtres du feu. La civilisation ne nous a pas encore déniaisés.

ENFUMAGES par Eric Werner

Le temps des révolutions revient-il?

LA DÉMOCRATIE ET LA MONTÉE DES CLASSES MOYENNES NOUS ONT LONGTEMPS PROTÉGÉS DES TREMBLEMENTS DE TERRE SOCIAUX. MAIS QU'EN EST-IL AUJOURD'HUI, ALORS QUE LA DÉMOCRATIE EST UNE VUE DE L'ESPRIT ET QUE LES INÉGALITÉS SOCIALES DEVIENNENT VERTIGINEUSES?

Je m'étais interrogé, il y a quinze jours, sur ce qui fait que les gens ont aujourd'hui tendance à se résigner, à tout accepter, et je m'étais appuyé pour cela sur le dernier livre d'Emmanuel Todd (1), qui met cette attitude en lien avec la sortie de la religion, en particulier de la religion chrétienne.

Je vais reprendre ici le même questionnement, mais en m'appuyant cette fois sur *La Démocratie en Amérique* de Tocqueville, plus exactement encore sur ce qu'il est convenu d'appeler la «deuxième» *Démocratie en Amérique*, celle parue en 1840 (la première étant parue cinq ans plus tôt, en 1835).

Entre 1835 et 1840, Tocqueville a évolué. Il dit toujours beaucoup de bien de la démocratie, mais il témoigne cette fois de certaines inquiétudes à son sujet. Il craint, en particulier, qu'elle ne bascule dans le despotisme. C'est pour lui un risque réel, beaucoup plus réel en tout cas que le risque inverse: celui de voir la démocratie basculer dans la révolution.

LA DÉMOCRATIE, ANTIDOTE À LA RÉVOLUTION

Justement, examinons ce qu'il dit de la révolution. Tocqueville en parle à plusieurs endroits dans son livre,

mais en particulier au chapitre XXI de la troisième partie, chapitre intitulé: «Pourquoi les grandes révolutions deviendront rares». Ce titre résume bien le propos d'ensemble du chapitre. Les grandes révolutions sont peut-être à l'origine de la démocratie, mais la démocratie elle-même, dit Tocqueville, ne leur est guère favorable. Tocqueville prend ici le contre-pied d'une idée généralement admise à son époque, à savoir que démocratie et révolution vont de pair. Absolument pas, dit Tocqueville, pour qui au contraire la démocratie est gage de paix civile et de stabilité. Quels sont ses arguments?

Ce qui occasionne les grandes révolutions, dit-il, ce sont d'abord et avant tout les inégalités entre riches et pauvres. De telles inégalités ne doivent pas être trop grandes, autrement elles nourrissent l'envie, qui elle-même conduit à la révolution. Or, dans les sociétés démocratiques, elles se maintiennent en certaines limites acceptables. Il y a toujours des riches et des pauvres, mais, d'une part, les très pauvres ne sont qu'un petit nombre, et c'est le cas aussi des très riches: eux aussi ne sont qu'un petit nombre. La population se compose dans son immense majorité de gens

qui ne sont ni riches ni pauvres, mais se situent entre ces deux extrêmes: «Entre ces deux extrémités des sociétés démocratiques se trouve une multitude innombrable d'hommes presque pareils, qui sans être précisément ni riches ni pauvres, possèdent assez de biens pour désirer l'ordre, et n'en ont pas assez pour exciter l'envie».

La stabilité de la démocratie est ainsi due au fait qu'elle est le régime des classes moyennes. «Il n'y a pas de révolution qui ne menace plus ou moins la propriété acquise», dit encore Tocqueville. Le maintien de la propriété acquise s'accorde donc mal avec de grandes révolutions. Tout le monde ou presque, dans les sociétés démocratiques, possède au moins quelque chose, et donc aussi quelque chose à perdre. Et donc «les hommes de la démocratie ne désirent pas naturellement les révolutions, mais ils les craignent». Concrètement, ils apportent donc leur soutien au parti de l'ordre.

Tocqueville insiste par ailleurs sur le fait que, dans les sociétés démocratiques, les riches ne représentent pas une classe close ou refermée sur elle-même. Tout le monde, à vrai dire, peut devenir riche et ainsi s'élever dans l'échelle sociale: «Les riches sortent chaque jour de la foule et y retournent sans cesse». On parlerait aujourd'hui

de mobilité sociale. Elle aussi, cette mobilité, contribue à réconcilier la population avec l'ordre établi. Les gens savent que, s'ils le veulent (et accessoirement se donnent un peu de peine), ils peuvent accéder sans problème à une vie meilleure et plus confortable. Pourquoi, dès lors, se révolteraient-ils?

Tocqueville raisonne à partir de ce qu'il a pu observer lui-même aux États-



PHOTO WARREN WONG/UNSPLASH

Unis, mais également en France à son époque, car après 1789 et surtout 1830, la société française s'était elle-même, peu ou prou, transformée en une société démocratique. Les classes moyennes, en tout état de cause, avaient pris le pouvoir. L'évolution de la société française était donc parallèle à celle observable aux États-Unis. Tocqueville en infère que la société française est désormais immunisée contre le risque révolutionnaire. Ce en quoi il se trompe, comme le prouvera une dizaine d'années plus tard la révolution de 1848 (2). Mais c'est ce qu'il croit encore en 1840. Le vrai danger qui menace, à ses yeux, la démocratie n'est pas, insistons-y, la révolution, mais le despotisme: despotisme d'un genre nouveau, il est vrai, se nourrissant de l'individualisme moderne, en même temps que du désintérêt que manifestent les propriétaires-citoyens pour les affaires publiques. Mais despotisme quand même.

CE QUI MIJOTE SOUS LE PLAFOND DE VERRE

En quoi ce chapitre de la deuxième *Démocratie en Amérique* nous éclaire-t-il sur notre temps? Ce qui, à vrai dire, est intéressant dans ce chapitre, c'est l'écart qu'il fait ressortir entre les sociétés démocratiques de l'époque de Tocqueville et les nôtres. Quelques remarques à ce sujet.

On ne pourrait plus dire aujourd'hui, par exemple, que les très pauvres ne sont qu'un petit nombre: un petit nombre, non. Dans son livre, *Les luttes de classes en France au XXI^e siècle*, Emmanuel Todd parle de la société française actuelle comme d'une société «en voie de re-sous-développement» «Le niveau de vie baisse pour la plupart», écrit-il encore (3). Cette tendance n'est pas propre à la France. Elle s'observe également ailleurs (en Suisse et en Allemagne, par exemple). La paupérisation actuelle des populations européennes n'est pas un vain mot. Qui plus est, comme le souligne Emmanuel Todd, elle n'épargne personne: les déjà très pauvres mais aussi les autres (moins pauvres). C'est de plus en plus de gens qui deviennent dès lors très pauvres.

Tocqueville souligne le fait que, dans les sociétés démocratiques, tout le monde ou presque a quelque chose à perdre. Est-ce bien toujours le cas aujourd'hui? On a évidemment toujours quelque chose à perdre. Mais ce «quelque chose» est-il encore suffisant pour nous faire «désirer l'ordre», comme le dit Tocqueville? Entre travail précaire et familles éclatées, épuisement mental et problèmes de

fin de mois, dictature numérique et pression fiscale en accroissement constant (alors même que des pans entiers du service public ont disparu ou voient leur existence remise en question), il n'est pas sûr que les intéressés répondraient nécessairement par l'affirmative. A moins, bien sûr, d'être masochistes.

Quant à la mobilité sociale, chacun sait qu'elle appartient aujourd'hui au passé. C'est ce que montre aussi Emmanuel Todd dans son livre. On parle aujourd'hui volontiers de plafond de verre. Le plafond de verre est aujourd'hui pour tout le monde.

À partir de là, la thèse de Tocqueville se retourne. Au lieu de dire, comme il le fait, que «les grandes révolutions deviendront rares», peut-être devrions-nous dire aujourd'hui: «Nous sommes à la veille d'une grande révolution». Peut-être. Car il y a aussi des contre-tendances: ce que dit Emmanuel Todd de l'effondrement religieux, entre autres. Il ne faut pas minimiser non plus le risque de basculement dans le despotisme. Mais le risque de basculement dans le despotisme n'exclut pas pour autant l'éventualité ici évoquée: celle d'une grande révolution.

NOTES

1. Emmanuel Todd, *Les Luttes de classes en France au XXI^e siècle*, Seuil, 2020.
2. Qu'il a lui-même vécue et décrite dans ses *Souvenirs* (Gallimard, Folio histoire, 2004, préface de Claude Lefort).
3. *Ibid.*, p. 45 et 338.



LA SAINTE CÈNE PAR GIOTTO

Passager clandestin

Aleksandra Pavićević: la réalité de la vie contre la peur de la mort

AU DÉBUT DE LA CRISE PANDÉMIQUE, NOUS AVONS REÇU CETTE LETTRE D'ALEKSANDRA PAVIĆEVIĆ, ANTHROPOLOGUE ET CHERCHEUSE À L'INSTITUT D'ETHNOGRAPHIE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET DES ARTS DE SERBIE. ATTELÉE DE LONGUE DATE À L'ÉTUDE DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE ET DES RITES FUNÉRAIRES, ELLE A RÉDIGÉ CETTE MÉDITATION EMPREINTE DE FOI ORTHODOXE, MAIS DONT LE MESSAGE UNIVERSEL NOUS A SEMBLÉ PARTICULIÈREMENT BIEN VENU DANS LA TEMPÊTE DE PEUR — ET DE PEUR DE LA PEUR — QUE NOUS TRAVERSONS.

Vivre dans un monde sans étreintes

Les deux questions que je pose ces jours-ci (comme ça, dans mes loisirs):
Et si c'était le début de la fin?
Et si ce n'était qu'une tromperie de plus.
Un mensonge amené (presque) à la perfection?
L'une et l'autre possibilité m'encouragent, en vérité.

Je ne sais plus qui s'est écrié le premier: «Arrêtez la terre, je veux descendre!», mais c'est certainement l'occasion, pour ceux qui le veulent,

de le faire. Le monde est arrêté, on peut débarquer. Le seul problème, c'est que personne n'est vraiment sûr de savoir quel sera le bon arrêt. Les lieux utopiques de la sécurité et du bonheur, nous avons cessé d'y croire depuis belle lurette, les planètes voisines n'ont pas encore été adaptées, et notre seul vrai refuge — notre univers intérieur — est saturé de bric et de broc (mieux vaut

ne pas énumérer). Trop longue est la liste des choses auxquelles nous avons recouru, derrière lesquelles nous nous sommes abrités, que nous avons acceptées et embrassées, dans le seul but de différer la douleur de faire jaillir de la condition humaine qui nous a été donnée le nouvel homme, l'être d'amour, de foi et d'espoir.

La pandémie de ce virus grippal lucidement appelé *Corona* est parvenue à faire ce que n'ont pas réussi le terrorisme, les crises politiques, militaires, humanitaires et économiques, la faim, la pauvreté, le Sida, le SRAS et les autres fléaux qui ont secoué le monde ces dernières décennies. L'alarme globale est enclenchée, ports aériens et frontières terrestres sont bouclés, les réunions sont interdites, événements culturels et sportifs sont annulés. La poignée de main, le baiser et l'accolade deviennent les gestes les plus suspects, dans les rencontres la *distance corona* est de rigueur, et l'isolation complète apparaît comme la meilleure prévention contre cette grippe particulièrement agressive.

Sans vouloir le moins du monde minimiser la complexité de cette situation, offenser la mémoire de ceux qui sont morts du virus ou sous-estimer l'engagement des individus et des sociétés dans la lutte contre la contagion, je ne peux m'empêcher de considérer toute l'affaire à un niveau symbolique.

En musique, la *corona* ou *fermata* (de l'italien *fermare*, arrêter) est un signe marquant une étape dans une

composition — habituellement la fin d'un segment, son paroxysme, voire une note ou une pause dont la longueur est laissée à la discrétion des exécutants. Pourquoi le virus actuel a-t-il été appelé *Corona*? Est-ce le signe d'une fin ou seulement d'un intermède, marque-t-il un paroxysme — et donc, par la même, une résolution prochaine? Allons-nous nous arrêter et demeurer dans un état de peur durable ou allons-nous tenter de transformer cette terre dont nous avons l'usufruit, et que nous avons dévastée, en un jardin d'espérance? À en juger par les dystopies littéraires et cinématographiques devenues des classiques — sans même mentionner l'Apocalypse de Saint Jean —, nous entrons dans un temps où de telles situations deviendront de plus en plus courantes. Accepterons-nous, pour la simple sauvegarde de notre vie, de vivre dans des sacs en plastique et des gants de caoutchouc, envisagerons-nous la possibilité de ne plus jamais rencontrer nos parents, nos amis, nos enfants éparpillés de par le monde? Ou allons-nous enfin comprendre que ceci n'est quand même pas la seule vie dont nous disposons, et qu'il est inutile de combattre la mort avec des masques chirurgicaux, des antiseptiques et de l'isolement, encore moins avec l'oubli.

C'est le temps du grand Carême⁽¹⁾, cette période antépascalienne qui, chaque année, nous pousse à réfléchir à la possibilité qui nous est donnée de transfigurer nos limites et nos

chutes et de réaliser notre destinée la plus haute: devenir des icônes de Dieu. Bien que l'Église, au cours de l'histoire, ait toujours exhorté à cet exploit — car être bon, juste, miséricordieux et avant tout inébranlable dans sa foi est, de fait, un exploit — le carême représente un temps sacré, un temps d'ascèse et d'intériorisation des pensées, un temps qui ralentit le quotidien en l'identifiant à la narration métahistorique sur l'itinéraire terrestre et le destin de Jésus-Christ. Au bout de ce chemin, il y eut la passion, la crucifixion et la mort, mais suivies de la Résurrection — l'événement qui fonde la civilisation chrétienne. La mort est vaincue, la nature est domptée, le pardon est délivré, et avec lui une nouvelle occasion et une nouvelle liberté de faire du bien aux hommes et à l'humanité ou de retomber dans les abus.

L'épidémie de coronavirus semble avoir réorienté cette transfiguration pascale, plaçant la planète sous l'empire non de la mort mais de la peur de la mort — quoique la différence entre ces deux conditions soit négligeable. Dans cet empire, les médias jouent un rôle de premier plan, trouvant dans la peur une mine d'or et entretenant sans relâche une ambiance de désespoir général. Bien qu'elle soit confrontée depuis des décennies à diverses pandémies malignes et à une recrudescence de morts «subites» par apoplexie et infarctus, bien qu'elle ait survécu à des virus autrement plus létaux que le COVID_19, l'humanité semble

totallement désarçonnée par la soudaine découverte de la mort. Cette mort est à la fois invisible et omniprésente, contagieuse et impitoyable, et avant tout déterminée à nous priver de toute consolation, même religieuse. Après les concerts, les représentations théâtrales et les festivals, c'est au tour de la messe dominicale du Vatican de rejoindre l'espace virtuel, tandis que le monde orthodoxe se déchire au sujet du danger de la communion, car elle implique l'utilisation d'une seule cuillère pour tous les communiant d'une église! Si ceci n'est pas la fin du monde, alors il faut comprendre cette pandémie comme un très grand et très pur miroir céleste dans lequel il faudrait bien nous examiner pour voir qui nous sommes, où nous allons et en quoi nous croyons. Car si le calice ne contient pas des nourritures transfigurées, alors tout est vain: et le sacrifice, et la passion, et la vie, et la mort. Si le Christ n'a pas ressuscité, alors l'homme n'est rien d'autre qu'un tragique amas d'atomes et de molécules issu d'une combinaison aléatoire, infinie et absurde. Mais qu'il n'y ait pas de malentendu! Il ne s'agit pas ici du pouvoir magique de la prière, ni de l'idée que la foi sauve à coup sûr de la maladie et de la mort, mais du fait certain que la foi modifie notre perception de la liberté comme de la fatalité, de la vie comme de la mort.

Nombre de savants ont fait observer que la civilisation chrétienne moderne se distinguait par une vaste répression: la répression de la mort

et des morts, qui a permis toutes les autres formes de persécution et d'aliénation. Bien que réprimée, la mort a continué d'agir à partir des souterrains de l'inconscient, menaçant chaque jour de noyer ce monde sous un raz-de-marée d'agressivité et de destruction.

C'est peut-être justement pour cela que cette crise sanitaire mondiale devrait être comprise comme un appel au réveil et à la transfiguration. Peut-être devons-nous en tirer le rappel que nous sommes mortels et qu'il faut vivre chaque jour comme s'il était le dernier. La proximité de la mort dissipe la peur de la mort, écrivait Edgar Morin en évoquant l'état mental des gens en période de guerre. À nous, cette expérience n'est pas étrangère. Rappelons-nous seulement la solidarité entre voisins qui régnait durant le bombardement de la Serbie en 1999. Rappelons-nous les obsèques du patriarche Paul dix ans plus tard. Au plus fort du virus dit de la grippe porcine, des milliers et des milliers de fidèles ont fait la queue, des heures durant, pour embrasser la dépouille du défunt

chef de l'Église orthodoxe serbe. Ce fut un moment où la mort nous a arrachés aux intrigues quotidiennes, aux actualités politiques, aux divisions... à la mort spirituelle.

Encore une fois, et comme toujours, nous avons le choix. La mort qui se manifeste de manière aussi brusque peut avoir deux épilogues. Elle peut nous mener vers plus de destruction, d'égoïsme et de renfermement sur soi, mais elle peut aussi attiser l'empathie, encourager à la repentance, et faire en sorte que notre plus grande crainte ne soit pas la peur de la mort, mais le risque de ne plus pouvoir partager cette vie-ci avec ceux que nous aimons. Or à quoi bon une vie où la mort serait la seule vérité, à quoi bon l'amour si seule la mort nous attend?

- Traduit du serbe par Slobodan Despot.

~~~~~  
NOTE

1. Cette année, Pâques orthodoxe est le 19 avril.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

## TURBULENCES

### VACCINS · Les dangereuses expérimentations de Bill Gates, par Robert F. Kennedy Jr.

Depuis le début de la pandémie de coronavirus, le nom du fondateur de Microsoft et de la Fondation Bill & Melinda Gates apparaît partout.

Robert F. Kennedy Jr., président de la Childrens' Health Defense et adversaire déclaré des abus de l'industrie de la vaccination, a publié sur le site de sa fondation une dénonciation franche et sans détours des expérimentations de Bill Gates, qui semble considérer l'humanité entière comme sa réserve de cobayes.

Il est rare qu'un membre de l'establishment U. S. en attaque un autre de manière aussi frontale, et avec des accusations aussi graves. Mais l'on sait que les Kennedy aiment vivre dangereusement...

### L'AGENDA DE VACCINATION GLOBAL DE GATES: UN WIN-WIN POUR LA PHARMA ET L'IDÉOLOGIE DU VACCIN OBLIGATOIRE

Les vaccins, pour Bill Gates, constituent une philanthropie stratégique qui alimente ses nombreuses entreprises liées aux vaccins (y compris l'ambition de Microsoft de contrôler une entreprise mondiale d'émission d'identifiants de vaccination) et lui confère un contrôle dictatorial sur la politique de santé mondiale — un fer lance du néo-impérialisme des multinationales.

L'obsession de Gates pour les vaccins semble alimentée par sa conviction messianique qu'il est destiné à sauver le monde par la technologie et une détermination démiurgique à expérimenter avec la vie d'êtres humains inférieurs.

Promettant une part de 450 millions sur les 1,2 milliards destinés à vaincre la polio, M. Gates a pris le contrôle du groupe consultatif technique national indien sur l'immunisation (NTAGI) qui a

rendu obligatoire l'administration de 50 doses de vaccins contre la polio (tableau 1) par le biais de programmes dédoublés d'immunisation des enfants avant l'âge de cinq ans. Les médecins indiens attribuent à la campagne de M. Gates une épidémie dévastatrice de paralysie flasque aiguë non due à la polio (NPAFP) qui a paralysé 490 000 enfants au-delà des taux attendus entre 2000 et 2017. En 2017, le gouvernement indien a mis fin au programme de vaccination de M. Gates et a demandé à ce dernier de quitter l'Inde avec sa politique de vaccination. Les taux de NPAFP ont chuté précipitamment.

En 2017, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a admis à contrecœur que l'explosion mondiale de la polio est principalement due à une souche vaccinale. **Les épidémies les plus effrayantes au Congo, en Afghanistan et aux Philippines sont toutes liées aux vaccins.** En fait, en 2018, 70 % des cas de polio dans le monde étaient liés à une souche vaccinale.

En 2014, la Fondation Gates a financé des tests de vaccins expérimentaux contre le HPV, développés par Glaxo Smith Kline (GSK) et Merck, sur 23 000 jeunes filles dans des provinces indiennes éloignées. Environ 1200 d'entre elles ont souffert d'effets secondaires graves, notamment de troubles auto-immuns et de troubles de la fertilité. Sept sont mortes. Les enquêtes du gouvernement indien ont accusé les chercheurs financés par Gates d'avoir commis des infractions éthiques généralisées : pressions exercées sur les villageoises vulnérables pour qu'elles participent à l'essai, intimidation des parents, falsification des formulaires de consentement et refus de soins médicaux aux jeunes filles blessées. L'affaire est maintenant devant la Cour suprême du pays.

En 2010, la Fondation Gates a financé un essai de phase 3 du vaccin expérimental de GSK contre la malaria, qui a tué 151 nourrissons africains et a causé des effets indésirables graves, dont la paralysie, des convulsions fébriles et des crises d'épilepsie, chez 1 048 des 5 949 enfants.

Au cours de leur campagne MenAfri-Vac 2002 en Afrique subsaharienne, les agents de Gates ont vacciné de force des milliers d'enfants africains contre la méningite. Environ 50 sur 500 enfants vaccinés ont développé une paralysie. **Les journaux sud-africains se sont plaints: «Nous servons de cobayes pour les fabricants de médicaments».** L'ancien économiste en chef de Nelson Mandela, le professeur Patrick Bond, décrit les pratiques philanthropiques de Gates comme «brutales et immorales».

En 2010, M. Gates s'est engagé à verser 10 milliards de dollars à l'OMS en disant: «Nous devons faire de cette décennie la décennie des vaccins». Un mois plus tard, M. Gates a déclaré dans une conférence Ted que les nouveaux vaccins «pourraient réduire la population». En 2014, l'Association des médecins catholiques du Kenya a accusé l'OMS de stériliser chimiquement des millions de femmes kenyanes réticentes à l'aide d'une campagne de vaccination contre le «tétanos». Des laboratoires indépendants ont trouvé une formule de stérilité dans chaque vaccin testé. Après avoir nié les accusations, l'OMS a finalement admis qu'elle avait développé les vaccins de stérilité pendant plus de dix ans. Des accusations similaires ont été émises par la Tanzanie, le Nicaragua, le Mexique et les Philippines.

Une étude de 2017 (Morgenson et al. 2017) a montré que le très répandu vaccin DTC de l'OMS tue plus d'enfants africains que les maladies qu'il prévient. Les filles vaccinées par le DTC ont subi un taux de mortalité dix fois supérieur à

celui des enfants qui n'avaient pas encore reçu le vaccin. L'OMS a refusé de rappeler le vaccin mortel qu'elle impose à des dizaines de millions d'enfants africains chaque année.

Des défenseurs de la santé publique de par le monde accusent M. Gates de détourner l'agenda de l'OMS des projets qui ont fait leurs preuves en matière de lutte contre les maladies infectieuses: eau potable, hygiène, nutrition et développement économique. La Fondation Gates ne consacre à ces domaines que quelque 650 millions de dollars sur son budget de 5 milliards de dollars. **Ils affirment qu'il a détourné les ressources de l'agence au profit de sa philosophie personnelle selon laquelle la bonne santé ne vient que par la seringue.**

En plus de se servir de sa philanthropie pour contrôler l'OMS, l'UNICEF, la GAVI et PATH, M. Gates finance une société pharmaceutique privée qui fabrique des vaccins, et fait en outre don de 50 millions de dollars à 12 sociétés pharmaceutiques pour accélérer le développement d'un vaccin contre les coronavirus. Dans ses récentes apparitions dans les médias, M. Gates semble convaincu que la crise du Covid-19 lui donnera désormais l'occasion d'imposer ses programmes coercitifs de vaccination aux enfants américains.

✧ Traduit de l'anglais par l'équipe de l'Antipresse.

Voir également: une vidéo brève et instructive de Robert F. Kennedy Jr.

### **PÂQUES 2020 - Le message de Slobodan Despot (vidéo)**

Chronique de Slobodan Despot à l'émission Les Beaux Parleurs (RTS) du 5 avril 2020:

#### ***Nous allons renaître!***

Pendant que nous nous terrons dans nos appartements, la nature respire. Au propre comme au figuré. Elle suit son agenda, imperturbable, alors que nous, à

cause d'un tout petit virus, nous aurons bientôt oublié, justement, de respirer. On a annulé les jeux olympiques, on a arrêté la publication du célèbre calendrier Pirelli et même le Premier avril, cette année, a été renvoyé en 2021 par mesure de précaution, selon une info du Canard enchaîné.

Oui, la nature respire. Les canaux de Venise sont redevenus d'un vert émeraude, les queues des blaireaux réapparaissent le long des chemins et le bleu du ciel n'est plus quadrillé par les sillons de kérosène comme une couverture écossaise.

En Suisse, comme le gouvernement ne nous permet pas d'acheter des plants et des semis pour faire pousser nos salades (à l'exception des sages Vaudois), mais qu'il ne nous a pas non plus interdit de sortir, nous allons ramasser l'ail des ours et les dents de lion. Quelques magnolias dans mon voisinage ont éclaté comme des bombes, d'un seul coup. Chaque jour, les fourmis qui colonisent notre cuisine trouvent une nouvelle fente dans les embrasures par où s'introduire et chaque jour je dois ruser pour essayer de les dissuader. Sans la moindre rancune.

On nous dit (mais c'est peut-être encore une légende urbaine) que le Corona n'aime pas du tout le soleil. Sitôt qu'il apparaît, nous lui présentons donc nos vêtements jusqu'à ce qu'ils soient totalement délavés. Et puis nous sortons dans la nature pour nous désinfecter tout entiers.

Ce 5 avril, pour les chrétiens d'Occident, c'est le Dimanche des Rameaux. Pour les Juifs, Pessah ou la Pâque commence mercredi. Et puis ce sera Pâques pour les chrétiens, le 12 avril pour les pressés et le 19 avril pour les orthodoxes, restés fidèles au calendrier julien.

Dans l'Ancien testament, cette fête commémore la sortie d'Egypte et le début de l'année agricole. Dans le Nouveau, elle célèbre la Résurrection du Christ. Dans tous les cas, c'est la victoire sur l'escla-

vage et la mort et la grande fête de la vie. Partout où des humains sortent de la nuit et de l'hiver, il y a des Pâques. Et pour sortir de l'hiver, chaque année, ils se mettent en quarantaine. Eh oui: c'est la signification originale du mot Carême.

J'espère donc que vous aurez tous cuit vos œufs en prévision de la fête et je vous suggère une chose: mettez-en un beau de côté et dessinez-lui une couronne. L'œuf, c'est un univers en format de poche et une petite forteresse qui protège la vie. Cet œuf couronné, bien cuit, bien rond et bien dur, vous pourrez le conserver jusqu'à la fin de vos jours et le transmettre à vos petits-enfants en mémoire de l'année 2020 où vous aurez découvert le prix de la vie, la générosité de la nature et la signification du mot résurrection!

**Parce que, quoi qu'il arrive ces prochaines semaines, nous ressusciterons!**

LISEZ-MOI ÇA! ...«Le jardin dans l'île» de Maurice Genevoix.

#### **Ce qu'il apporte**

A ceux qui ont connu les jardins d'une époque où les enfants pouvaient rester des heures sans que les «grandes personnes» ne les dérangent... ce roman procurera les très accessibles plaisirs de la nostalgie. Les jardins de Genevoix sont les scènes, les acteurs, les décors, les esprits du théâtre de la vie, dans une temporalité à laquelle l'enfance adhère spontanément, celle des saisons d'une nature plus ou moins apprivoisée. On y revient facilement dans nos jardins, grâce aux sortilèges du conteur, qui nous rendent à notre sensibilité primitive, celle qui «accepte tout, pêle-mêle», comme dans *La Folle complainte*. La cruauté et les douceurs du monde sont racontées sans aepsie. Le jeune Fan en apprendra douloureusement les règles sans tout céder. À ce titre ce cours ouvrage est un roman d'apprentissage. On y voit les

jardins permettre à l'enfance de créer un monde par elle-même, pour elle-même. C'est essentiel et fondateur. Les jardins sont dépositaires de secrets, même quand les enfants sont partis.

### Ce qu'il en reste

Il ne s'agit pas seulement de prendre un bain de nostalgie! Une fois goûté le plaisir de la bonne lecture, demandons-nous s'il n'est pas réservé à ceux qui ont pu vivre leur enfance dans un monde lent... lent comme le pas du jardinier. Les enfants du XXI<sup>e</sup> siècle ont-ils accès à cette féconde lenteur? Les jardinerie hors de prix des grandes métropoles sont-elles habitées par de vraies fées? C'est une question sur laquelle nous devons nous pencher très sérieusement. Tel est le mérite de cette lecture aujourd'hui: nous poser les bonnes questions.

### A qui l'administrer?

Ce livre fait partie de ceux qu'on peut offrir à tout être avec qui on a l'intuition de partager quelques tendres morsures d'enfance... passées et à venir.

Maurice Genevoix, *Le jardin dans l'île* (Éditions du Rocher). Une suggestion d'Anne Demonet.

## COVID\_19 · Panorama de la surveillance généralisée

Le blog technologique *OneZero* a établi une liste des mesures de surveillance généralisée mises en place dans le monde afin de combattre le coronavirus. Sans illusions, l'enquête rappelle qu'«il n'y que le provisoire qui dure» et que ces mesures ont toutes les chances de rester en vigueur longtemps après la fin de la crise.

«C'est un compromis complexe : les gouvernements ont besoin d'informations pour créer des stratégies d'endiguement et savoir où concentrer les ressources. Dans le même temps, les gouvernements ont la possibilité de conserver les outils qui portent atteinte à la vie privée des citoyens bien après que la crise soit

passée. Prenez, par exemple, le Patriot Act de 2001 aux États-Unis, adopté en réponse aux attaques du 11 septembre. Le Patriot Act a conféré au gouvernement de larges pouvoirs de surveillance avec peu de contrôle, y compris celui d'exiger des données sur les clients des télécommunications sans l'approbation d'un tribunal. Vingt ans plus tard, cette mesure est toujours en vigueur.»

Malicieusement, l'opinion de David Gershgorin, l'auteur de l'article, sur l'usage qui est fait du virus se trouve exprimée le plus clairement dans l'URL de l'article:

«La pandémie est un cheval de Troie pour les programmes de surveillance autour du globe» (<https://onezero.medium.com/the-pandemic-is-a-trojan-horse-for-surveillance-programs-around-the-world-887fa6f12ec9>).

En l'état, les programmes «Big Brother» sont en place dans 28 pays du monde, de l'Argentine aux USA. Il s'agit le plus souvent de *tracking* géolocalisé par smartphone, doublée parfois de reconnaissance faciale. En Argentine ou à Hong Kong, toute personne entrant sur le territoire est tenue d'installer une application de tracking. En Suisse, l'opérateur mobile national Swisscom s'est lui-même proposé de dénoncer aux autorités les attroupements suspects. La France, pour le moment, ne fait pas partie du *Covid Big Brother Club*. Sans doute un oubli. Mais *OneZero* promet de mettre à jour la liste chaque semaine.

## LISEZ-MOI ÇA! · «Antigone» de Jean Anouilh

### Ce qu'il apporte

Lecture inspirante pour toutes les humeurs et toutes les situations, *Antigone* ouvre de nouveaux chemins de pensée à chaque relecture. Dès les premiers mots de la pièce, l'auteur nous installe dans la roue de la destinée inéluctable qui est à la base de toutes les grandes tragédies, tout en transformant ce genre millénaire en



récit intemporel. Mais plus qu'une tragédie, cette œuvre est une réflexion sur les mobiles fondamentaux d'une vie humaine, laissée sans conclusion au bénéfice du lecteur.

### Ce qu'il en reste

Nous retenons de cette histoire archétypique ce que nous avons décidé d'en faire. Allons-nous laisser cette centaine de pages bouleverser nos idées de liberté, de bonheur et de conduite de vie, ou allons-nous les oublier une fois le livre refermé? *Antigone* est un hymne à la liberté — elle ne peut que nous laisser libres.

### À qui l'administrer?

Accessible à tous, mais captivant pour ceux qui prennent le temps de douter de tout.

Jean Anouilh, *Antigone*, La Table Ronde, 1946 (2016). Une suggestion de Xenia Despot.

### RUSSIE · Quand les riches veulent payer plus

En pleine quarantaine, qui est aussi celle du carême orthodoxe, le milliardaire russe Roman Trotsenko ajoute sa voix au chœur de ceux qui réclament des mesures radicales pour aider son pays à supporter la crise du coronavirus. Il fait une proposition surprenante pour ce magnat qui compte parmi ses actifs 14 aéroports en Russie, une mine d'or au Kamtchatka et le gratte-ciel le plus haut d'Europe au centre de Moscou. Pour lui, la Russie doit abandonner son taux unique d'imposition du revenu à 13 % et adopter une fiscalité progressive qui exempterait les classes les plus démunies, celles qui gagnent moins que le double du minimum vital, soit environ 350 US \$ par mois. Pour les catégories de revenu supérieures, le taux irait jusqu'à un maximum de 18 %.

Des propositions dans ce sens ont échoué à plusieurs reprises devant la

Douma. Rien d'étonnant, si l'on sait que Poutine a fait adopter le principe du taux unique au tout début de son règne et n'imagine pas «déstabiliser» aujourd'hui un système qui a fait ses preuves. Entretiens, l'écart entre les plus riches et les plus pauvres, qui était déjà béant dans les années folles de la fin du siècle dernier, a continué de se creuser, ce qui fait de la Russie un des pays les plus inégalitaires de la planète. Selon l'agence Bloomberg, la fortune des 23 magnats les plus affluents de Russie s'est accrue en 2019 d'un montant record de 52.9 milliards de dollars, alors que 21 millions de Russes continuent de galérer avec un revenu inférieur au minimum vital.

En ces temps difficiles pour tout le monde, Trotsenko n'agirait pas de façon purement désintéressée. L'employeur qu'il est aussi verse au fisc les contributions de ses employés et gagnerait à voir ses paiements réduits pour la majeure partie de son personnel, si une échelle progressive était appliquée. Un autre oligarque, Konstantin Malofeev, propriétaire de la chaîne TV «Tsargrad» au profil conservateur et à la barbe de pope, a même surenchéri en déclarant sur ses ondes: « Bien que je sois riche, j'ai été toute ma vie en faveur d'un impôt progressif. Pourquoi? Je donne moi-même plus de 50 % à des œuvres de bienfaisance et cela ne fait pour moi aucune différence qu'il y ait ou non un taux d'impôt progressif de 50 %, puisque je ne vois pas la couleur de cet argent.»

Le très croyant Malofeev parviendra-t-il à ramener Poutine, dont on le dit proche, sur le chemin de la rédemption?

J.-M.Bovy/10.04.2020

### ENVIRONNEMENT · La pollution nous plombait déjà au Moyen-Age

L'analyse des échantillons de glace alpine nous l'apprend: la pollution atmosphérique était déjà un sérieux problème

au Moyen Âge, et en particulier — déjà — dans la patrie du smog: l'Angleterre. Faute d'hydrocarbures, on savait très bien s'intoxiquer au plomb. Comme nous l'explique Christopher Loveluck, de l'université de Nottingham:

«Les données climatiques montrent que des vents transportaient les particules de la Grande-Bretagne jusqu'aux Alpes», explique le chercheur. Son équipe a donc étudié des textes historiques ainsi que des éléments archéologiques pour comprendre le fonctionnement du pays à cette période précise.

Résultat, la Grande-Bretagne était véritablement une source de pollution en Europe! En effet, une large exploitation de fer, de plomb et d'argent se faisait alors dans les mines britanniques. Les populations utilisaient le plomb pour l'affinage de l'argent, la fabrication de monnaie, la construction de bâtiments et l'armement.

Les niveaux de pollution vers 1200 étaient certes 20 fois plus bas que ceux atteints par l'essence au plomb, mais ils n'ont été dépassés qu'à la toute fin du XIXe siècle.

### Pain de méninges

#### LA PHILOSOPHIE D'UN ÉCRIVAIN VISIONNAIRE

- Le bonheur, c'est peut-être ceci: ne pas se sentir comme si on devait être ailleurs, faire autre chose, être quelqu'un d'autre.
- Les gens pensent que l'éducation est quelque chose qu'on peut achever.
- Pour réussir, la planification seule ne suffit pas. Il faut aussi improviser.
- Il n'y a pas de nations! Il n'y a que l'humanité. Et si nous ne comprenons pas cela tout de suite, il n'y aura pas de nations, parce qu'il n'y aura pas d'humanité.
- Par-dessus tout, ne pensez jamais que vous n'êtes pas assez bon vous-même. Un homme ne devrait jamais penser cela. Je crois que dans la vie, les gens vous prendront à la valeur que vous vous attribuez.
- Une pensée subtile mais erronée peut pourtant donner lieu à une recherche fructueuse susceptible d'établir des vérités de grande valeur.
- Ma philosophie de la vie est que les difficultés disparaissent lorsqu'on les affronte avec audace.
- Les gens qui pensent tout savoir sont très ennuyeux pour ceux qui savent.

— Isaac Asimov, pensées sélectionnées par Adam Mackay.



**Ce n'est pas le  
moment de lire  
triste.**

**Téléchargez le guide!**

**[GO.ANTIPRESSE.NET/45LECTURES](http://GO.ANTIPRESSE.NET/45LECTURES)**

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Faites-la connaître autour de vous!  
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!  
[antipresse.net](http://antipresse.net)

# VIE SPIRITUELLE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

